Les trois cédrats

Le roi de Tourlongue avait un enfant mâle qui était pour lui plus précieux que son œil droit et en qui il avait mis tous ses espoirs. Il ne voyait pas l'heure de lui trouver un bon parti, surtout pour être enfin appelé grand-père ! Mais son ingrat de prince de fils ne voulait pas en entendre parler et devenait si sauvage quand son père évoquait les femmes qu'il disparaissait très très loin, le plus loin possible. Le pauvre roi, devant une telle obstination, voyait sa descendance en danger et était plus amer et plus contrarié qu'une fille de joie qui a perdu son client, qu'un marchand qui a appris la faillite de son correspondant, qu'un paysan qui a perdu son âne. Ce fils dénaturé n'était ni ému par les larmes de son père, ni attendri par les prières des vassaux qui essayaient de lui faire comprendre le désir de celui qui l'avait engendré, de lui expliquer avec une infinie patience les besoins du peuple et enfin de lui faire valoir son propre intérêt puisque, somme toute, son obstinée obstination mettait un point final à une lignée de sang royal. Mais ce fils indigne, avec un entêtement de vieille mule, une opiniâtreté de tête de bois, une dureté de cuir de chameau de Tartarie, avait figé son corps, bouché ses oreilles, soudé son cœur, et tout le monde battait le rappel en vain car il ne répondait pas.

Mais comme il peut arriver plus de choses en une heure qu'en cent ans et qu'il ne faut jamais dire : *Fontaine, je ne boirai pas de ton eau*, un jour, alors que tout le monde était à table, le prince voulut couper un fromage blanc pendant qu'il regardait les corneilles voler. Par malheur, il se fit une entaille au doigt et deux gouttes de sang tombèrent sur le fromage blanc. Il en résulta un mélange d'une couleur si belle et si gracieuse que, soit par châtiment d'Amour qui l'attendait au tournant, soit par la volonté du Ciel qui voulait consoler son brave homme de père bien plus éprouvé par ce poulain plein de tics que par ses charges domestiques, le désir de posséder une femme aussi blanche et rouge que ce fromage coloré par son propre sang monta au cerveau du jeune homme. Alors, il déclara à son père :

- Monseigneur, si je ne trouve pas une femme de cette couleur, je meurs. Jamais aucune femme ne m'a tourné les sangs et maintenant j'en veux une pareille à mon sang. C'est pourquoi il faut vous résoudre, si vous voulez garder votre fils en bonne santé, à lui permettre d'aller par le monde à la recherche d'une beauté qui soit la réplique exacte de ce fromage, sinon il mettra un terme à sa course et s'en ira au royaume des ombres.

Quand le roi entendit cette énormité, il pensa que sa maison allait lui tomber sur la tête, et s'effondra en perdant ses couleurs, puis il se reprit et devint de toutes les couleurs pour répondre :

- Mon fils, entrailles de mon âme, pupille de mon cœur, bâton de ma vieillesse, quel est ce vertige qui s'empare de toi ? As-tu perdu la raison ? As-tu perdu l'esprit ? Tu voulais que je me passe d'héritier en rejetant les femmes et maintenant tu veux une femme pour que je trépasse ! Mais où veux-tu aller, comme ça, tout seul, par le monde, sans aide, en gaspillant ta vie ! Tu ne vas quand même pas laisser ta petite maison, ton petit foyer, ton petit papa ! Tu sais bien à quelles affreuses péripéties et à quels énormes dangers s'expose celui qui voyage ! Oublie ton caprice, mon cher fils, reprends tes esprits. Je sais bien que tu ne veux pas voir ma vie remplie de tourments, cette maison ruinée et cet État en perdition.

Mais ces mots, qui auraient arraché des larmes aux pierres elles-mêmes, entraient par une oreille du fils et lui sortaient par l'autre ; si bien que le pauvre roi, se rendant compte qu'il n'était qu'une corneille de clocher, donna à cet ingrat un peu d'argent, deux ou trois serviteurs et la permission de partir. Le cœur arraché, il se mit au balcon et, tout en pleurant à chaudes larmes, il le suivit des yeux jusqu'à le perdre de vue.

Dès qu'il eut laissé son père amer et à terre, le prince se mit à courir par monts et par vaux, à travers la campagne et les forêts, dans les plaines et sur les collines, visitant de nombreux pays, toujours avec les yeux grands ouverts dans l'espoir de rencontrer l'objet de ses désirs. Au bout de quatre mois, il arriva sur une plage de France où, après avoir laissé ses serviteurs dans un hôpital avec une migraine aux pieds, il s'embarqua sur un bâtiment génois naviguant en direction du détroit de Gibraltar. Là, il prit un vaisseau plus gros et passa aux Indes en cherchant toujours de royaume en royaume, de province en province, de ville en ville, de route en route, de maison en maison, de taudis en taudis, l'original de la belle image peinte dans son cœur.

Après avoir voyagé un certain temps, il arriva dans l'île des Ogresses où il rencontra une femme très très vieille, très très laide, à qui il raconta son histoire. La vieille fut émerveillée par ce beau caprice et par l'extravagante chimère du prince et surtout par les risques encourus pour satisfaire un désir, et dit :

- Mon garçon, débarrasse le plancher, car si mes trois fils qui sont friands de chair humaine te voient, je ne donne pas cher de ta vie, parce que tu finiras à moitié rôti dans une marmite en guise de cercueil et un ventre en guise de sépulture. Poursuis cependant ton chemin parce que un peu plus loin tu rencontreras ta chance.

En entendant cela, le prince désorienté, glacé d'horreur, effrayé, affolé, prit ses jambes à son cou sans même dire au revoir et arriva dans un autre endroit où il rencontra une vieille encore plus laide et plus sèche que l'autre, à qui il raconta par le menu son aventure. Mais elle lui dit :

- Fiche le camp si tu ne veux pas servir de goûter à mes petites ogresses de filles : cours, car la nuit tombe, et un peu plus loin tu trouveras ta chance.

Le prince se mit à courir comme s'il avait le feu au derrière, et finit par tomber sur une autre vieille assise sur une roue, avec sur les genoux un panier rempli de beignets et de gâteaux qu'elle offrait à des ânes qui, après avoir bâfré, se mettaient à sauter au bord d'un fleuve et à donner des coups de sabots à de pauvres cygnes stupéfaits. Le prince, tout aussi stupéfait, lui fit mille compliments et mille salamalecs et lui raconta l'histoire de son voyage. La vieille le réconforta avec de bonnes paroles et lui donna un déjeuner à se pourlécher les babines ; quand il eut bien mangé, elle lui remit trois cédrats à peine cueillis et un couteau en lui disant :

- Tu peux retourner en Italie parce que tes bourses sont pleines et tu as trouvé ce que tu cherchais. Tu peux partir, mais quand tu arriveras à proximité de ton royaume, coupe l'un des cédrats ; une fée en sortira pour te dire : « Donne-moi à boire », et toi, tu auras intérêt à le faire le plus rapidement possible sinon elle s'évanouira comme vif-argent. Et si tu n'es ni rapide ni adroit, ni avec la première ni avec la deuxième, ouvre bien les yeux et sois vif avec la troisième afin de ne pas la laisser fondre. Tu auras alors une femme selon ton cœur.

Le prince tout content baisa cent fois la main de la vieille, poilue comme le dos d'un porc-épic, pour prendre congé, retourna dans son pays en naviguant vers les colonnes d'Hercule, et retrouva nos mers après avoir affronté mille dangers et mille tempêtes. Enfin il accosta à une journée de marche de son royaume. Là, il entra dans un superbe bosquet où les ombres construisaient un dais au-dessus des prés pour les protéger du soleil et descendit de cheval près d'une fontaine qui invitait les gens à venir se rafraîchir par un sifflement cristallin. Il s'assit sur un tapis multicolore d'herbes et de fleurs, tira son couteau et commença à tailler le premier cédrat. Il en sortit une belle jeune fille blanche comme de la crème de lait et rouge comme un trochet de fraises qui lui dit :

- Donne-moi à boire !

Mais le prince fut tellement surpris et stupéfait qu'il resta bouche bée, pétrifié par la beauté de la fée et ne fut pas assez rapide pour lui donner de l'eau. Si bien qu'elle disparut aussitôt apparue. Le prince

eut le sentiment de recevoir un coup de matraque sur la tête. Et comme en coupant le second cédrat la même chose se produisit, il eut le sentiment de recevoir un second coup de matraque et ses yeux devinrent deux ruisseaux de larmes qui rivalisaient avec la fontaine. Il se mit à geindre : « Comme je suis malheureux ! Deux fois je l'ai laissée s'échapper comme si j'avais les mains paralysées, et je bouge comme un rocher alors que je devrais courir comme un lévrier ! Hélas, réveille-toi, infortuné, car il y en a une troisième ! Ce couteau me donnera la fée ou me ravira la foi »
Il coupa le troisième cédrat et en jaillit une fée qui dit comme les autres :

- Donne-moi à boire !

Le prince lui donna prestement de l'eau et il trouva dans sa main une petite jeunette tendre et blanche comme une jonchée, avec des touches de rouge qui la faisait ressembler à un jambon des Abruzzes. C'était une chose inimaginable en ce bas monde, une beauté hors du commun, une blancheur plus blanche que la blancheur la plus éclatante, une grâce qui était la grâce des grâces. Jupiter avait fait naître une pluie d'or sur ses cheveux, Amour avait forgé ses flèches dans sa chevelure pour percer les cœurs et avait barbouillé de rouge son visage pour qu'une âme innocente se pende au gibet du désir ; le soleil avait allumé deux globes de lumière dans ses yeux pour mettre le feu aux poudres dans la poitrine de celui qui la regardait, et Vénus était passée sur ses lèvres avec ses menstrues en colorant la rose pour qu'elle pique avec ses épines mille cœurs amoureux ; enfin Junon avait pressé sur son sein ses mamelles pour allaiter les envies humaines. Bref, elle était tellement belle de la tête aux pieds qu'il n'y avait rien de plus beau. Le prince se demandait ce qui lui arrivait en contemplant ce bel accouchement de cédrat, cette belle graine de femme qui avait germé dans un fruit, et disait : « Tu dors ou tu es éveillé, Cenzullo ? Tu as la berlue ou les yeux à l'envers ? Comment une chose si blanche a-t-elle pu sortir d'une écorce aussi jaune ? Comment une pâte aussi douée peut-elle être le produit de l'acidité d'un cédrat, comment cette belle plante peut-elle jaillir d'une si petite graine ? » Puis comme il se rendit compte qu'il ne rêvait pas et qu'on jouait pour de vrai, il prit la fée en lui faisant plein de petites bises, de petits pinçons et de petites chatouilles, et, après quelques mots d'amour ponctués par des baisers sucrés, il lui dit :

- Je ne veux pas te conduire au royaume de mon père sans, des atours dignes de ta beauté et une escorte digne de ton mérite. Monte sur ce chêne feuillu où la nature a creusé tout exprès une niche et attends-moi car je vais voler, et avant que ce crachat ne soit sec – et il cracha –, je reviendrai pour te conduire bien habillée et sous bonne escorte dans mon royaume.

Pendant ce temps, une esclave noire envoyée par sa maîtresse vint à la fontaine pour remplir une amphore. En voyant par hasard dans l'eau l'image de la fée, elle crut que c'était son propre reflet et tout émerveillée, elle commença à dire : « Quoi, moi voir Lucia malheureuse ! Mais Lucia être belle ! Et patronne envoyer moi chercher eau ! moi plus vouloir ! »
Elle cassa l'amphore et retourna chez sa maîtresse.
Quand celle-ci lui demanda la raison de son geste, elle lui répondit :

- À la fontaine aller et amphore casser sur pierre.

La maîtresse, après avoir avalé ce beignet moisi, lui donna une belle cruche. L'esclave retourna à la fontaine, vit à nouveau cette beauté dans l'eau et s'écria : « Moi pas être esclave grosses lèvres, moi être belle », Et tout en parlant elle cassa la cruche en mille morceaux. Elle revint à la maison et dit :

- Âne passer, cruche tomber !

En entendant cela, sa maîtresse sortit de ses gonds, prit un manche à balai et la frappa si fort qu'elle eut mal pendant quelques jours. Puis elle lui donna une outre et lui dit :

- Allez, cours, va vite, esclave pouilleuse, ne traîne pas, ne danse pas et ramène-moi cette outre pleine d'eau, sinon je t'écrase comme un poulpe. Allez, va !

L'esclave revint contempler l'image pendant qu'elle remplissait l'outre et dit : « Moi aimer mieux mourir que prendre eau ; moi chercher mari, moi être beauté, moi plus servir patronne enragée ». Puis elle prit une épingle qui retenait ses cheveux et commença à crever l'outre.

En voyant cela, la fée se mit à rire aux éclats. Alors l'esclave en levant les yeux se rendit compte de la cachette et dit tout bas : « Toi, être la cause pour laquelle patronne battre moi ! mais toi attendre », et puis à haute voix en s'adressant à la fée :

- Quoi faire là-haut belle fille ?

Celle-ci, qui était la mère de la gentillesse, lui ouvrit son cœur sans oublier un iota de son histoire avec le prince, qu'elle attendait d'un moment à l'autre avec des vêtements et une escorte pour aller au royaume de son père célébrer ses noces.

L'esclave ragaillardie pensa qu'elle touchait une bonne affaire.

- Puisque toi attendre mari, laisser moi peigner tête et faire plus belle !

Et la fée lui répondit :

- Sois la bienvenue comme le beau mois de mai !

Puis elle tendit sa petite main blanche pour attraper la patte noire de l'esclave semblable à une brindille calcinée et, l'espace d'un instant, devint un miroir de cristal dans un cadre d'ébène. L'esclave grimpa et, faisant mine de peigner la fée, lui planta l'épingle dans la tête. En sentant qu'elle perdait la vie, la fée cria :

- Colombe ! Colombe !

Et elle devint une belle colombe qui prit son envol. Alors l'esclave se mit toute nue, fit un paquet des haillons et des guenilles qu'elle portait sur elle et les jeta très loin ; puis, comme sa mère l'avait faite, elle s'assit sur la branche, semblable à une statue de jais dans une niche d'émeraude. À son retour avec l'escorte, le prince, trouvant un tonneau de caviar à la place d'une jatte de lait, faillit perdre la raison pendant un certain temps. Puis il commença à hurler :

- Qui a barbouillé d'encre ce parchemin royal où je pensais écrire mes jours les plus heureux ? Qui, mais qui a peinturluré avec des couleurs de deuil cette maison blanchie de frais où, je croyais prendre mes plaisirs ? Qui a mis cette pierre paragonite là où j'avais laissé du minerai d'argent pour devenir riche et heureux ?

L'esclave en voyant que le prince exprimait sa surprise par des gestes désespérés, lui dit :

- Toi pas étonné, prince, moi être fée ensorcelée, une année visage blanc, une année cul noir.

Le pauvre prince, qui s'aperçut que le mal n'avait pas de remède, avala la pilule et ordonna à l'esclave noire de descendre, la revêtit de beaux habits et, plein de fiel, il prit en boudant avec ce bout de bois calciné la route de son royaume où ils furent fêtés par le roi et la reine venus à leur rencontre et qui, bien qu'atterrés par la belle prouesse de leur fils qui était parti à travers le monde pour trouver une blanche colombe et revenait avec une corneille toute noire, ne purent se soustraire à leurs promesses et couronnèrent les époux; ce faisant, ils mirent un trépied d'or sur de la viande couleur charbon.

Or, pendant que se préparaient des festivités somptueuses et des banquets étourdissants et que les cuisiniers plumaient des oies, égorgeaient des pourceaux, dépiautaient des chevreaux, lardaient des rôtis, écumaient des bouillons, farcissaient des chapons, faisaient mille plats délicieux, une colombe vint sur l'une des fenêtres de la cuisine et chanta :

Cuisinier, cuisinier de la cuisine,
que fait le roi avec la sarrasine ?

D'abord, le cuisinier n'y fit pas attention, mais comme la colombe revint une deuxième fois puis une troisième, il courut le raconter comme un prodige aux invités du banquet. La mariée lui ordonna d'attraper la colombe et d'en faire une fricassée. Le cuisinier, obéissant aux ordres de cette femme toute noire, prit l'oiseau, l'ébouillanta pour le plumer, puis jeta l'eau et les plumes par la fenêtre sur un arbre.

Trois jours après jaillit à cet endroit un magnifique cédratier, qui poussa en deux temps trois mouvements. Le prince, en regardant par la fenêtre, découvrit cet arbre qu'il n'avait jamais vu et demanda au cuisinier par qui il avait été planté.

Et comme Grosse-Cuillère, le cuisinier, lui raconta ce qui s'était passé, il soupçonna quelque prodige et interdit à quiconque d'y toucher. Quelques jours après poussèrent sur ces arbres trois beaux cédrats semblables à ceux que lui avait donnés l'ogresse et quand ils furent bien mûrs, le prince les fit cueillir, s'enferma dans sa chambre avec une tasse d'eau et le couteau qu'il portait toujours sur lui.

Il commença à couper et il se passa exactement ce qui s'était passé la première fois. La première et la seconde fée se volatilisèrent en un éclair, mais tandis qu'il coupait le troisième cédrat, il donna vite à boire à la jeunette qui en sortit et il se retrouva avec celle qu'il avait laissée dans l'arbre. Elle lui raconta aussitôt la tromperie de la noire sarrasine.

Qui peut décrire la joie du prince à cet instant ? Qui peut dire sa jubilation, son exaltation, son allégresse, sa jouissance, son rire, ses pleurs ! Il faut savoir qu'il nageait dans le sucre, était aux anges, en extase. Il étreignit la fée, l'habilla et la conduisit par la main au milieu de la salle où se trouvaient tous les courtisans, tous les gens du royaume, pour festoyer ses noces. Le roi les interpella un à un et leur demanda quel châtiment mériterait celui qui ferait du mal à cette belle personne. Certains répondirent qu'il mériterait un collier de chanvre ; d'autres, des entailles au silex, des coups de marteau sur l'estomac ; d'autres, une infusion de scammonée. Enfin, il appela la malheureuse reine et lui posa la même question. Elle répondit :

- Mériter brûler et jeter cendres château.

Et le roi lui dit :

- Tu as écrit toi-même ton malheur avec ta plume, tu as forgé tes chaînes, affilé ton couteau, délayé ton poison, car personne n'a jamais fait pire que toi, chienne de sarrasine. Sais-tu que c'est cette jeune personne que tu as fait passer de vie à trépas avec ton épingle ? Sais-tu qu'elle est la belle colombe que tu as fait cuire à la casserole ? Mais tout se paie en ce bas monde et qui cuisine des brindilles sert de la fumée.

Il la fit attraper et mettre toute vivante sur un tas de bois, puis éparpilla ses cendres du haut du château, illustrant ainsi le proverbe :

Qui sème des épines n'aille déchaux.

Giambatista Basile, *Le Conte des Contes*, trad.Myriam Tanant, Libretto, 2012.